Françoise BÉRIAC*

HOPITAUX ET ROUTES DES LANDES
XIIIe-XVIe siècles

Les hôpitaux médiévaux des Landes permettent de localiser en quelques points les voies de traversée du pays, avant l'établissement des tracés routiers modernes au XVIIIe siècle et le grand remaniement du paysage par le draînage et la plantation. Les « routes de Saint-Jacques », qui en des zones moins difficiles revêtent un aspect un peu théorique, offrent ici, a priori, quelque intérêt, car la lande et ses déserts marécageux interdisent aux charretiers et aux piétons et cavaliers « étrangers » de trop s'écarter des sentiers battus, même au sud de la Leyre et du Ciron là où il n'y a plus que des cours d'eau guéables ou qu'enjambe le moindre pont de bois. Notre propos n'est pas ici de recommencer la rencension des « camis romious » et hôpitaux dont M. Treuille a récemment dressé un bilan très précis[1], mais de la compléter par quelques données sur les autres circulations landaises et de confronter le tout aux plus anciens documents cartographiques.

La carte récapitulative montre des hôpitaux sagement alignés dessinant deux itinéraires bien connus, que les testaments de la seconde moitié du XIIIe siècle appellent des « chemins publics de Saint-Jacques », de Bordeaux à Dax par Belin[2], selon un trajet grossièrement analogue à la R.N. 10 jusqu'à Lesperon, et de Bazas à Mont-de-Marsan par Bessaut[3]. Les routes au sud de Casteljaloux semblent négligeables, mais un cheminement translandais serait à chercher par Sore et Le Sen. Des pénétrations de la lande par Tartas paraissent probables. Le long des vallées de la Midouze et de l'Adour, un pointage, même sommaire, des hôpitaux à partir des compilations de l'abbé Foix[4] et du *Livre rouge d'Aire*[5] indique une circulation plus foisonnante en un lacis diffus de chemins dispersés.

La documentation médiévale marque la prépondérance de la route Bordeaux-Dax sur celle entre Bazas et Mont-de-Marsan. A première vue, la densité des relais hospitaliers ne les départage pourtant guère, toutefois, les nombreux hôpitaux entre Bordeaux et Dax ont une existence pérenne, sauf ceux de Laharie et Liposthey, au contraire de ceux de Canenx et la Gouanère, ce dernier pas même exactement localisable, tôt disparus, et de celui de Captieux cité seulement en 1573!

Aucune des chansons de geste ou chroniques des XII-XIIIe siècles, évoquant la traversée des Landes et le pélerinage à Saint-Jacques ne cite la route orientale - argument a silentio qui signifie sa médiocrité non son inexistence -, encore moins les itinéraires des XVe et XVIe siècles. A cette époque, les voyageurs qui ont à traverser la Gascogne se voient conseillé de couper les Landes entre Bordeaux et Dax (ou Bayonne), ou bien de les contourner au sud et à l'est vers Auch et Toulouse. Outre les vieux hôpitaux et centres paroissiaux ou châteaux, apparaissent sur la route au sud de Bordeaux de nouvelles étapes routières : le Muret et Jeanquillet, munies sans doute d'auberges. Sur ce chemin fréquenté, nous ne trouvons pas trace d'incidents comparables à la mésaventure d'un chevalier de la reine d'Angleterre, détroussé en 1254, à son retour de pélerinage, dans les environs de Captieux[6]. La voie la plus longue pour franchir les Landes s'avère aussi la plus sûre, du moins après que Richard Cœur de Lion ait mis fin en 1177 aux péages extorqués aux pélerins à Lesperon.

* Maître- assistant d'Histoire du Moyen Age à l'Université de Bordeaux III.

L'importance primordiale de cet itinéraire, qui tient certainement au rayonnement économique de Bordeaux, ainsi qu'au prestige de ses sanctuaires et à l'afflux de voyageurs sur son port, apparaît indiscutable seulement vers la fin du XIIIe siècle. Au moment où se forment les premiers hôpitaux de pélerinage, il en va différemment. Le plus ancien, Saint-Jacques de Bordeaux se crée avant 1124[7], bientôt suivi par l'obscure maison de Canenx fondée avant 1147 pour héberger les pélerins circulant probablement entre Bazas et le bassin de l'Adour, voire le nouveau château de Mont-de-Marsan, ou bien évitant les Landes par le sud. L'hôpital Saint-Jean-du-Pont qui accueille les voyageurs au débarcadère du Peugue à Bordeaux dès avant 1182[8], et celui du Saint-Esprit à Dax semblent appartenir à la même « génération », ainsi peut-être que le prieuré de Camparian - entre Bordeaux et Belin - fondé avant 1211[9], et Bessaut qui existait déjà au fin fond de la lande en 1219. A la même époque, aucun relais hospitalier n'est sérieusement attesté entre Belin et Dax, à la suite des hôpitaux de Gayac, Camparian et du Barp[10], pas même dans les bourgs étapes mentionnés dans le *Guide du Pélerin* et autres textes à peu près contemporains : Belin, Labouheyre et Lesperon. Belin ne comble cette lacune qu'un peu avant 1262, les deux autres jamais, apparemment, tandis que Bazas et Baulac disposent d'un hôpital Saint-Jacques vers 1254 au moins. Une cinquantaine d'années plus tard, par contre, l'équipement hospitalier de la route de Bordeaux, au sud de Belin, a doublé, celui de la voie Bazas Mont-de-Marsan ne s'est enrichi que des évanescentes maisons de la Gouanère et Vinsos, inlocalisables. Cette « évolution » tient pour part aux caprices d'une documentation pointilliste et hasardeuse avant 1260-1270... Les sources bordelaises, qui permettent dès 1220-1230 un comptage presque exhaustif des hôpitaux immédiatement au sud de Bordeaux, n'ont pas d'équivalent pour le secteur Belin-Dax. Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, la distribution géographique des documents servant de base à un repérage systématique, singulièrement les testaments, se fait plus équilibrée, et la multiplication des établissements entre Belin et Dax de contraster avec la relative stagnation de leur nombre sur l'itinéraire oriental.

Les structures hospitalières également diffèrent d'une route à l'autre. Seulement trois des sept hôpitaux au sud de Belin semblent se rattacher durablement à un ordre hospitalier, en l'occurrence celui des Antonins : Saint-Antoine-des-Traverses, Fosse-Guibaut, Poymartet. Tous les autres - et la proportion serait plus généreuse si l'on prenait en compte les maisons entre Bordeaux et Belin - vivent grâce à de petites fraternités locales. Sur la route de l'est, nous n'en retrouvons pas, sauf en milieu « urbain » à Bazas et Mont-de-Marsan, et aussi peut-être Captieux - aucun renseignement sûr avant 1573! -, par contre, un ordre hospitalier et militaire implanté surtout en Espagne, Saint-Jacques de l'Epée Rouge anime trois hôpitaux, à Baulac, Bessaut, la Gouanère[11], peut-être même quatre si l'obscur « Vinsos » se situe bien près de Mont-de-Marsan et non de Saint-Sever. Au Sen en 1306[12], c'est un ordre hospitalier de N.D. de Bethléem, au vrai non identifié et sans autre implantation connue dans la région[13], qui assurerait le fonctionnement de l'hôpital (*cf.* annexes I et II).

Dans cette revue des ordres hospitaliers, nous avons écarté celui de Saint-Jacques de la Paix et de la foi, car le seul hôpital qu'il détenait dans le diocèse de Dax n'est cité qu'une seule fois en 1231... dans une localité impossible à identifier, Tonres[14]. Nous ne prenons pas non plus en compte, les maisons d'Hospitaliers de Saint-Jean et de Templiers, qui en dehors des « grandes » villes comme Bordeaux, La Rochelle[15], Bayonne[16], Toulouse[17], ne nous semblent pas, en règle générale, de véritables hôpitaux, mais plutôt des centres de collecte de revenus. A cet égard, la fameuse route du littoral landais, de toutes façons en marge de notre sujet, jalonnée exclusivement par leurs établissements et dépourvue de toute fondation véritablement et exclusivement hospitalière, à part celle des Templiers de Pomps, citée en 1262 dans une liste de legs à des hôpitaux[18], ne devait pas avoir une importance très considérable.

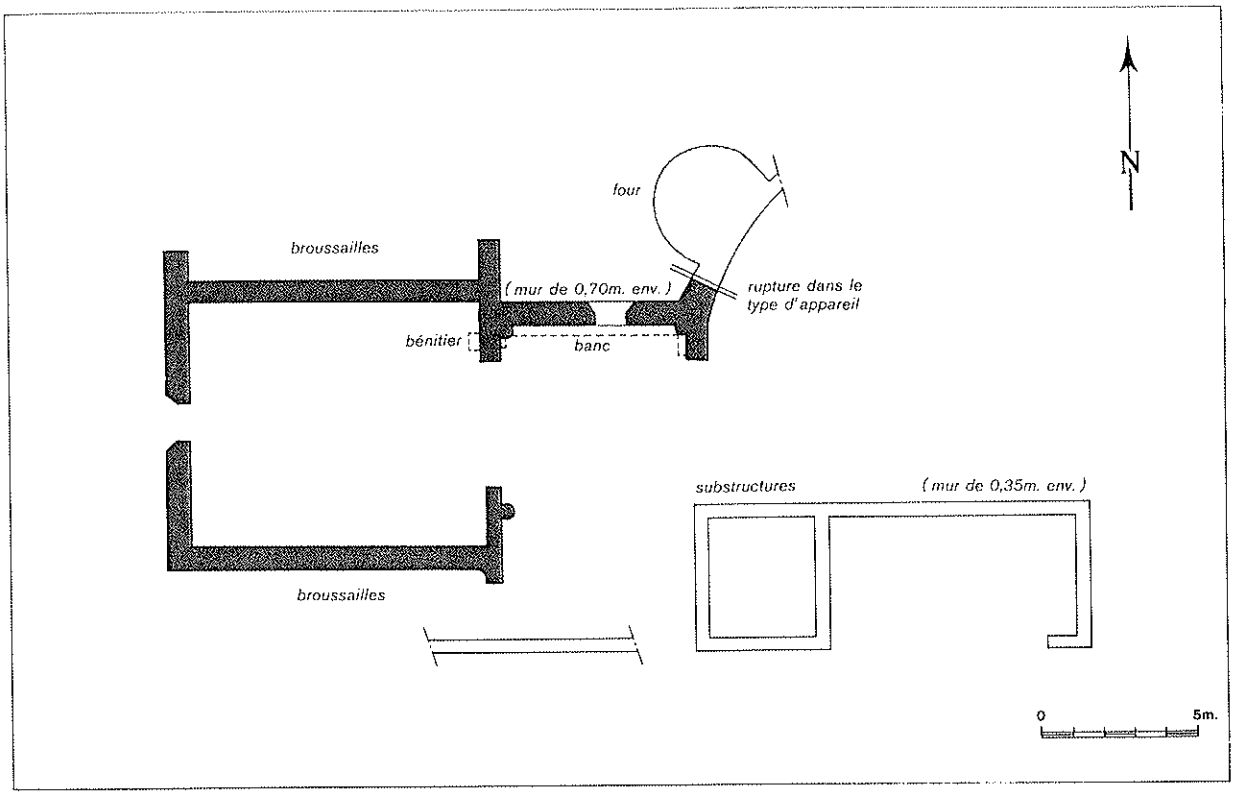


Fig. 1.– Hôpital de Bessaut

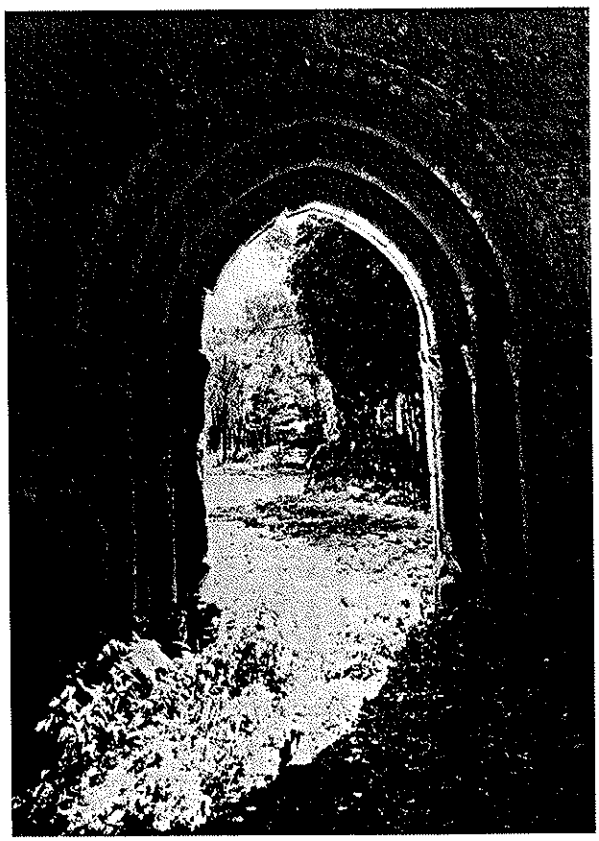


Fig. 2.– Bessaut : portail.



Fig. 3.– Bessaut : angle nord-est du chœur.

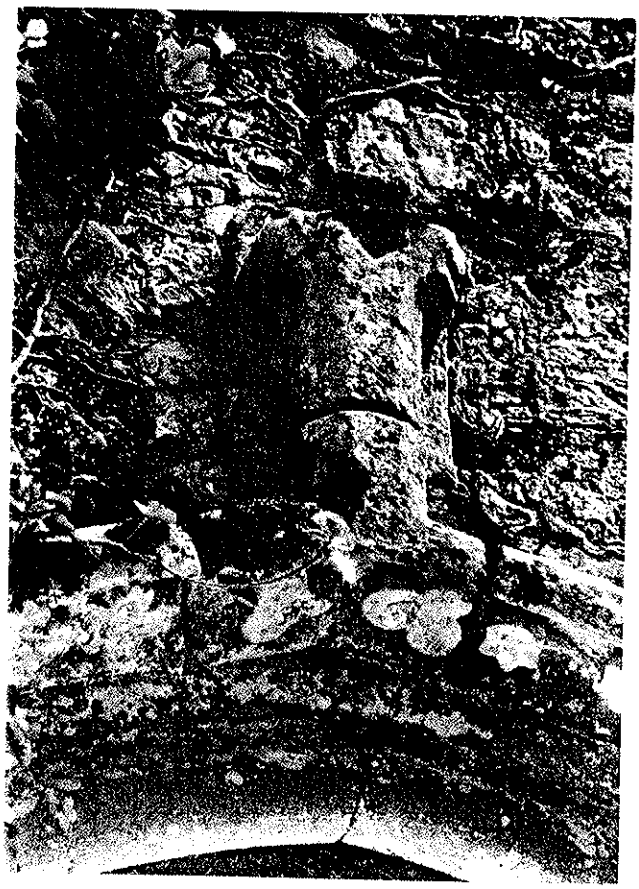


Fig. 4.– Bessaut : détail du portail.

Les renseignements sur le rôle exact des congrégations hospitalières dans nos hôpitaux s'avèrent très médiocres car la plupart de nos meilleurs documents du XIIIe et XIVe s. n'émanent pas d'eux ; même une source écclesiastique de choix, comme le pouillé d'Aire vers 1300-1330, n'apprend pas grand chose à cet égard sinon le droit de confirmation de l'évêque, lors de l'élection du chef de telle ou telle maison[19]. Bornons-nous à constater que les Antonins assuraient une part décisive de l'hébergement au sud de Labouheyre et plus encore à souligner le presque monopole, de fait, de l'ordre de Saint-Jacques de l'Epée Rouge dans les hôpitaux sûrement actifs vers 1300, entre Bazas et Mont-de-Marsan. Tout se passe comme si, dans ces solitudes, un relais hospitalier ne pouvait se fonder, ou survivre, que grâce à un ordre puissant, capable de trouver en des lieux plus favorisés des ressources matérielles et humaines. Les avatars du précoce hôpital de Canenx semblent ressortir à cette difficulté. Lors de sa création, avant 1147, il étonne par son archaïsme juridique ; alors que presque toutes les institutions formées à cette époque sont d'emblée le fait d'une petite fraternité dotée d'une personnalité morale[20], il n'a aucune existence propre ; son fondateur, un prêtre, donne sa dotation foncière à l'évêque directement, maître selon la tradition des maisons charitables. La notification de ce don en 1147 se retrouve dans le fonds d'un prieuré de La Sauve Majeure[21], car dès la même année, l'évêque Bonhomme lui remit l'hôpital à charge d'hospitalité pour les pélerins[22]. La grande abbaye de l'Entre-deux-Mers disposait non loin, au Bougue, depuis 1116, de biens non négligeables, et le bon accueil qu'elle réservait aux pélerins la désignait pour un tel « cadeau », en fait une charge, car la terre de l'hôpital rapportait très peu. Le petit établissement de Canenx, avec seulement un prêtre en 1147, avait besoin d'un patron efficace, ce que ne fut peut-être pas l'abbé de La Sauve ; notons toutefois avec H. Treuille, une inconstestable présence de cette abbaye dans les hôpitaux de ce secteur, car les Clarisses de Beyries doivent encore en 1308 la désintéresser de ses droits sur l'hôpital Saint-Jacques de Mont-de-Marsan[23].

Jalon central de la route de Bazas à Mont-de-Marsan, les ruines de la chapelle de Bessaut symbolisent la relative réussite de l'ordre de Saint-Jacques sur un itinéraire en décadence. L'église de 150 m^2 environ, perchée sur le sommet et la pente d'une butte regardant vers nord-ouest, se composait d'un sanctuaire voûté sur croisée d'ogives barlongue et surmonté d'une tour clocher carrée, et d'une nef plus large, simplement couverte d'une charpente, séparés par une arcade en arc brisé. Trois épais contreforts consolidaient les murs nord et sud[24]. Seule la paroi ouest reste à peu près intacte, ainsi que la porte d'entrée, le chœur a été presque entièrement démoli. Les murs épais de 70 cm environ présentent un aspect étonnamment bigarré, avec des lits de tuilots mal pressés et partiellement grésés, des parements incomplets, internes et externes de blocs de garluche et aussi de calcaire coquiller blanc bien épannelés. Le décor d'élégantes frises de feuilles sur les chapiteaux du sanctuaire et ceux de la porte d'entrée semblent de la même venue. On pourrait envisager une construction d'une traite, fin XIIIe début XIVe s., mais avec de graves difficultés d'approvisionnement en pierre de taille de provenance lointaine, obligeant les maçons à se rabattre sur le matériau local de temps en temps. Cette robuste et belle construction devait remplacer une première chapelle datant des débuts de la commanderie, mais jamais l'établissement qui avait réussi à édifier une église de superficie double de celle du prieuré de Belin[25], n'eut les moyens de poursuivre cette œuvre par l'édification de beaux bâtiments d'habitation et d'exploitation : les substructures au sud du sanctuaire correspondent au solin d'une petite maison de métayer du XVIIIème s.[24], et celles au nord se réduisent à un four à pain. Cet ensemble modeste se dresse encore dans un désert forestier, alors que les restes plus vastes et plus aimables de l'hôpital de Gayac, à Gradignan enserraient encore le flot de la R.N. 10 jusqu'à de récents travaux de déviation (*cf.* fig. 1, 2, 3, 4).

Hôpitaux d'ordres ou maisons autonomes connaissent à partir des années 1270-1280, les manifestations de la crise multiforme qui ronge plus particulièrement les petits établissements ruraux, détournements bénéficiaux, désordres variés, le tout sur un fond d'effritement des temporels hospitaliers. L'hôpital du Saint-Esprit de Dax en reste apparemment au stade minimal de cette décadence ; faute peut-être de dons suffisants, il cesse à peu près ses achats immobiliers après 1250 environ, essoufflement sans conséquences graves dans l'immédiat, car cette maison dispose de ressources foncières appréciables à Yzosse et à Cantresse[26].

L'hôpital Saint-Jacques à Mont-de-Marsan se trouve au même moment dans une situation plus préoccupante, pour de toutes autres raisons. En 1266, son prieur acquiert une dîme valant la coquette somme de 50 livres morlannes, avec l'assentiment des sept frères et sœurs et des quatre gardes de la confrérie de jacquaires de la ville - qui dispose manifestement d'un droit de regard sur la gestion de la maison -, il garde l'usufruit viager de son achat qui après sa mort doit pleinement appartenir à l'établissement[27]. A-t-il fait le sacrifice de sa fortune à l'hôpital, ou bien cherche-t-il à servir d'abord ses intérêts personnels? Neuf ans plus tard, l'évêque d'Aire vient visiter cette maison importante dont le personnel mixte épaulé par une confrérie de laïques, relais discret peut-être de l'autorité municipale, ne ressemblait à aucun autre de la région[28]. Il s'émeut de la présence de soi-disant sœurs hospitalières - les frères n'apparaissent plus en 1275 -, à côté d'un prêtre prieur, tous affublés sur leur manteau d'un insigne rouge, croix avec un bâton pastoral, possible compromis *sui generis* entre les emblèmes de l'ordre de Saint-Jacques et de celui de Saint-Antoine. Il les interrogea pour savoir s'ils appartenaient à un ordre exempt, et sur leur réponse négative, remit la maison aux Clarisses de Beyries qui avaient déjà coutume de secourir les pauvres[29], et ordonna aux prétendues religieuses de s'agréger à leur ordre si elles voulaient rester[30]. Nul ne saurait dire quel « scandale » motivait l'intervention épiscopale, peut-être l'organisation un peu insolite de l'établissement l'irritait-elle, mais cela ne suffirait pas à expliquer des mesures si rigoureuses.

Bessaut doit connaître de premiers troubles un peu plus tard, car cet hôpital passe de l'ordre de Saint-Jacques à celui du Saint-Esprit avant 1325, dans des conditions assez contestables pour entraîner un recours, couronné de succès, de la maison-mère d'Uccles et de l'ordinaire devant le pape en 1379-1380. L'ordre du Saint-Esprit refait une tentative infructueuse vers 1470[31], mais semble avoir réussi à mettre la main sur la commanderie de Baulac, probablement au même moment[32].

Ces premiers soubresauts mal élucidés préfigurent des désordres plus graves, courants après 1530[33], et caractéristiques de la vague de captations bénéficiales que les canons du concile de Vienne avaient été impuissants en 1312 à endiguer à ses débuts[34]. La commanderie de Bessaut, riche à la fin du XIIIème s. de possessions disséminées dans un rayon de 15 km, assurait un bon rang à son commandeur qui dépendait de la cours des *sers* de Marsan , au milieu du XIVème s. il devient vassal direct des vicomtes de Béarn[35], désormais maîtres du Marsan, et qui, du reste, s'intéressaient depuis longtemps aux hôpitaux de ce secteur, bénéficiaires de leurs legs[36]. L'institution finit par devenir un revenu d'appoint pour une noble famille béarnaise, les sires de Navailles qui se la transmirent de père en fils pendant cent cinquante ans, à partir de 1424 environ. Certes, jusque vers 1445, l'hospitalité est gardée, mais les commandeurs qui ne résident pas, bataillent en justice contre les frères et les métayers. Les petites annexes de Bessaut, Vinsos et la Gouanère, achèvent de s'estomper, leurs revenus ont très bien pu être totalement captés par le commandeur[37].

De façon plus banale, l'hôpital du Saint-Esprit de Dax sert d'appréciable complément de ressources à un chanoine dacquois vers 1427[38], tandis que le prieuré de Belin, et ses cinq annexes paroissiales assurent, ou améliorent l'existence des cadets des Lestonnac et des de Pontac, entrés

dans les ordres, d'oncle à neveu depuis 1504[39]. Leurs voisins, les prieurs de Mons, plus mal connus, mais personnages apparemment assez riches, à moins que l'hôpital n'ait subi une ruine complète depuis le début du XVème s., laissent tout juste de quoi vivoter aux prêtres condonats qui continuent à animer la maison[40].

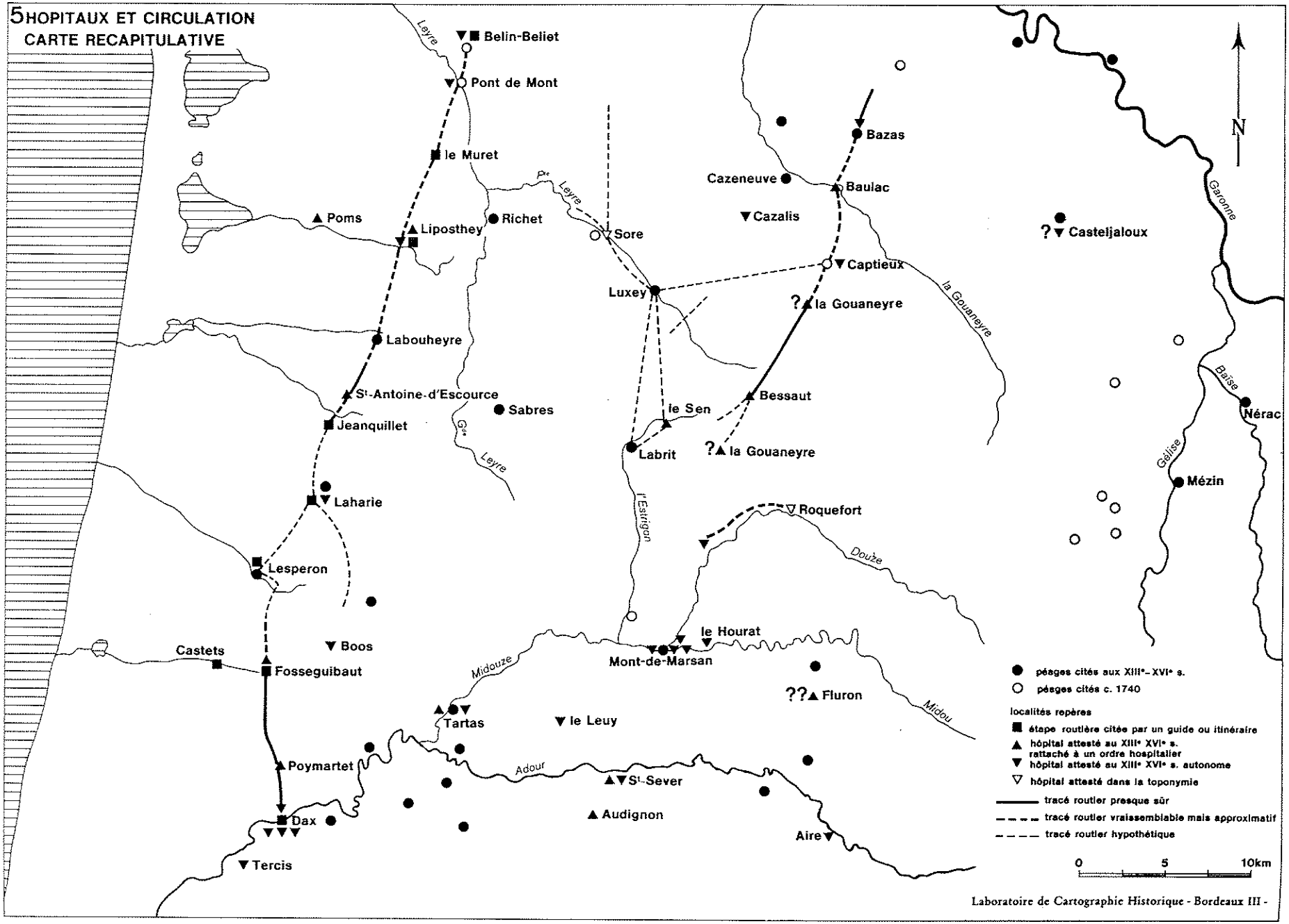
Du moins, ces trois établissements ne disparaissent-ils pas : même le dernier dont les bâtiments très endommagés vers 1372, menaçaient ruine dix ans plus tard[41], s'était relevé après une première épreuve. Les maisons d'Antonins également végètent sans sombrer entièrement[42]. Les hôpitaux autonomes de Liposthey et Laharie périssent par contre sans retour, de même que celui de Boos (?) dont la disparition silencieuse contraste avec les énergiques protestations de son prieur en 1310 contre les empiètements d'Elie de Caupenne[43]. Une destruction accidentelle achève, en 1579, l'hôpital moribond d'Aggadé, près de Dax[44]. Celui de Canenx s'était évanoui depuis longtemps, à supposer même qu'il ne fasse qu'un avec l'obscur hôpital du « Forat » qui n'était plus après 1460 qu'une exploitation rurale[45].

Au moins aussi marquée sur l'itinéraire au sud de Bazas que sur celui passant par Belin, la décadence des vieux hôpitaux de pélerinage revêt une signification plus grave pour la première, car des haltes routières comparables à celles de Jeanquillet et de Muret ne s'y développent pas en compensation, au XVe s.

Cette circulation humaine axée surtout sur l'itinéraire le plus occidental ne se double pas d'échanges commerciaux bien considérables. Il est frappant de constater qu'en 1306, le domaine ducal dans les Landes ne comporte aucun péage assez important pour faire l'objet d'une recette autonome, comme les belles « coutumes » de Marmande et de Bordeaux, sauf le droit de passage levé sur les troupeaux de bovins venus hiverner, et qui traversaient la lande pour aller, certains jusqu'en Agenais, encore cette recette ne pèse-t-elle pas très lourd[46] ! La plupart devait traverser l'Adour dans la bailie de Dax, puis les bergers et leur bétail s'éparpillaient sur des dizaines de pistes instables[47].

Les « impressions » complémentaires ne manquent pas sur la faiblesse des échanges commerciaux landais... Le marché créé en Brassenx vers 1279, et non négligeable à l'échelle locale, ne rapportait en 1495 que 30 % du péage du Mas-d'Agenais[48] ; la coutume de la gemme ne s'élevait à Bordeaux en 1306 qu'à une somme dérisoire[49]... Lorsqu'en 1310, les officiers du roi-duc font le bilan des abus commis pendant les récentes années du désordre, ils débusquent une nuée de petits péages indus, dans les pays relativement riches et peuplés au sud des Landes, mais un seul dans la plaine landaise, à Richet[50]. Vers 1280-1310, les seuls péages assez considérables pour alimenter des querelles sérieuses dans notre secteur jalonnent le pourtour de la lande à Bazas[51], Mont-de-Marsan[52] et au sud de Mézin[53]. Lorsque trois siècle plus tard, l'administration royale française s'attaque aux menus péages que leurs détenteurs ne peuvent pas légitimer, elle ne découvre rien de bien intéressant dans les Landes au sud de la Leyre et du Ciron[54].

Les coutumes des Landes rédigées en 1514 ne disent pas grand'chose des péages, à peine y entrevoit-on une pauvre cohorte d'animaux de bât, mais aussi des porteurs de paniers de victuailles locales - chaque propriétaire étant exempté de toute taxe jusqu'à dix paniers -. Les péagers avaient essayé, en vain, de grever les charrettes vides et les chevaux bâtés, faute sans doute de rentrées suffisantes avec les charrois et les quelques ballots de merlus, de safran et d'épicerie qu'ils avaient le droit de frapper. Un aveu liminaire en dit long sur le côté fuyant et ténu de cette manière fiscale : les marchands devaient passer par les lieux de péage accoutumés, sous peine d'une lourde amende[55].


5 HOPITAUX ET CIRCULATION
CARTE RECAPITULATIVE
Belin-Beliet
Pont de Mont
le Muret
Poms
Liposthey
Richet
Sore
Bazas
Cazeneuve
Baulac
Cazalis
Captieux
Luxey
la Gouaneyre
Labouheyre
St-Antoine-d'Escource
Sabres
Jeanquillet
le Sen
Bessaut
Labrit
la Gouaneyre
Laharie
Roquefort
Lesperon
Castets
Boos
Fosseguibaut
le Hourat
Mont-de-Marsan
Fluron
Tartas
le Leuy
Poymartet
St-Sever
Audignon
Dax
Aire
Tercis
Casteljaloux
Nérac
Mézin
Leyre
Garonne
Baïse
Gélise
Douze
Midouze
Midou
Adour
l'Estrigon
péages cités aux XIII[e]-XVI[e] s.
péages cités c. 1740
localités repères
étape routière citée par un guide ou itinéraire
hôpital attesté au XIII[e] XVI[e] s. rattaché à un ordre hospitalier
hôpital attesté au XIII[e] XVI[e] s. autonome
hôpital attesté dans la toponymie
tracé routier presque sûr
tracé routier vraisemblable mais approximatif
tracé routier hypothétique
0 5 10km
Laboratoire de Cartographie Historique - Bordeaux III -

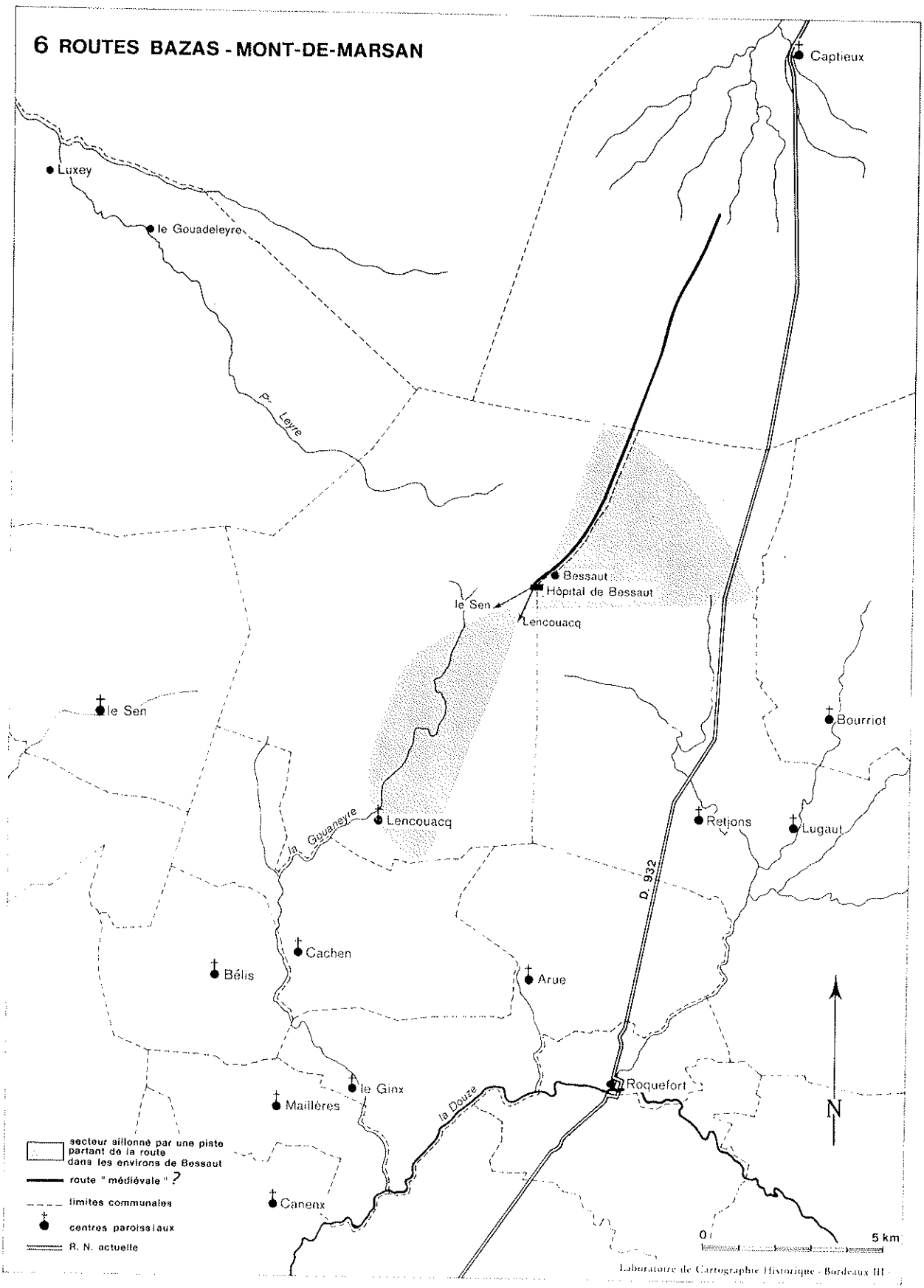
Les péages repérés par J.-B. Marquette sur les terres des Albret[56] et quelques autres font entrevoir des circulations assez différentes des itinéraires de pélerinage. Une zone d'échanges s'esquisse à l'est, en marge de la vallée de la Gélise, marquée par le péage de Nérac et celui entre Mézin et Montréal-du-Gers dans la seconde moitié du XIIIe s., et d'autres attestés plus tardivement. De Richet à Sabres le long de la grande Leyre, de la Petite Leyre à Lestrigon, par Sore, Labrit, Uchacq, de la Leyre peut-être au Ciron par Cazeneuve, paraît une circulation interne à la Grande Lande que les pauvres hôpitaux de Sore et du Sen auraient à peine laissé supposer. La route de pélerinage de Bazas à Mont-de-Marsan avec seulement un péage intermédiaire attesté à Captieux, en 1744, s'avère d'une médiocrité commerciale sans remède. Seule la route de Bordeaux, décidemment à tous égards primordiale, ressort avec quatre péages échelonnés sur le secteur envisagé, sans compter Dax : des pontonnages et péages à Belin et Beliet[54], un péage à Labouheyre[57] puis à Laharie et Lesperon[58]. Dans cette dernière localité, passent outre le trafic du chemin Bordeaux-Dax, les « hommes de Born » attirés soit par Dax, soit par Tartas (*cf.* fig. 5).

Restait à chercher les tracés approximatifs de ces pauvres cheminements landais, en comparant nos résultats aux cartes les plus anciennes pour progresser par régression, épreuve délicate sur un pays où les chemins ruraux et même parfois le réseau hydrographique ont été profondément bouleversés par le drainage et la plantation. Les cartes de Cassini et de Belleyme ainsi que les premiers cadastres donnent toutefois quelques aperçus quant à la période antérieure.

Nous savons ne pas être parvenu à grand chose avec le chemin de Sore à Labrit mentionné en 1289 comme délimitant à l'est une lande contiguë au territoire de la paroisse d'Argelouse, route assez ancienne et stable pour servir de point de repère[59]. A suivre les cartes de Cassini et de Belleyme, il faudrait chercher entre Sore et Luxey un tracé d'assez différent de celui de la R.D. 651 : encore à la fin du XVIIIème s. la route passait sur la rive gauche de la petite Leyre nettement en amont de Sore, puis s'écartait beaucoup moins de la rivière que l'itinéraire actuel. Après Luxey, le chemin rejoignait peut-être directement Labrit, mais la carte de Cassini indique un chemin moins direct par Le Sen, confluant avec une route reliant directement Préchac, en Bazadais à Labrit, et traversant la Leyre à environ 3 km en amont de Luxey, au gué de Lucmaizoual, autre point remarquable cité en 1289[60]. La carte de Cassini comporte aussi un chemin direct de Luxey à Captieux, il y avait également une route de Bordeaux à Sore, par Le Tuzan et Louchats[61].

Si l'ensemble de la voirie de ce secteur a considérablement changé depuis la fin du XVIIIème s. quelles modifications n'a-t-elle pas connues entre cette époque et les années 1280! Sûrement au moins des retouches de détail, car l'hôpital situé à la sortie nord du bourg de Sore, se trouve nettement à l'écart de la route Sore-Argelouse sur les cartes de Cassini et Belleyme, indiquant un possible tracé ancien plus proche de la petite Leyre. Ces cartes de l'époque moderne sont toutefois à prendre en compte qui suggèrent un réseau routier plus complet qu'aujourd'hui, rayonnant à partir de Sore et Luxey.

A peine à 10 km à l'est, la carte de Cassini montre du sud de Captieux à Bessaut une « ancienne route de Bazas à Mont-de-Marsan », à l'ouest de la nouvelle qui désormais dessert Roquefort-de-Marsan. Les plus anciens cadastres de Retjons (1813), Lencouacq (1820), et Captieux (1834) permettent de suivre le tracé subrectiligne de ce tronçon aboutissant à Bessaut, sur environ 12,5 km, dont 5,8 immédiatement au nord de la commanderie servant de limite entre les territoires communaux de Retjons et Lencouacq. Sur le terrain, actuellement, cette voie qui était à l'abandon à la fin du XVIIIème s. - si la carte de Cassini la mentionne, celle de Belleyme l'ignore déjà - survit presque seule de l'ancien réseau de chemins dans une zone où le drainage les a totalement modifiés depuis les premières décennies du XIXème s. ; elle se signale même par sa remarquable robustesse au passage des engins forestiers et coupe victorieusement un vaste désert marécageux. Les profonds fossés de drainage récents qui l'encadrent ont par endroits peut-être réduit sa largeur, inférieure souvent à 4 m.


6 ROUTES BAZAS - MONT-DE-MARSAN
Captieux
Luxey
le Gouadeleyre
Pr. Leyre
Bessaut
Hôpital de Bessaut
le Sen
Lencouacq
le Sen
Bourriot
la Gouaneyre
Lencouacq
Retjons
Lugaut
D. 932
Cachen
Bélis
Arue
le Ginx
Roquefort
Maillères
la Douze
Canenx
N
secteur sillonné par une piste partant de la route dans les environs de Bessaut
route "médiévale" ?
limites communales
centres paroissiaux
R. N. actuelle
0
5 km
Laboratoire de Cartographie Historique - Bordeaux III

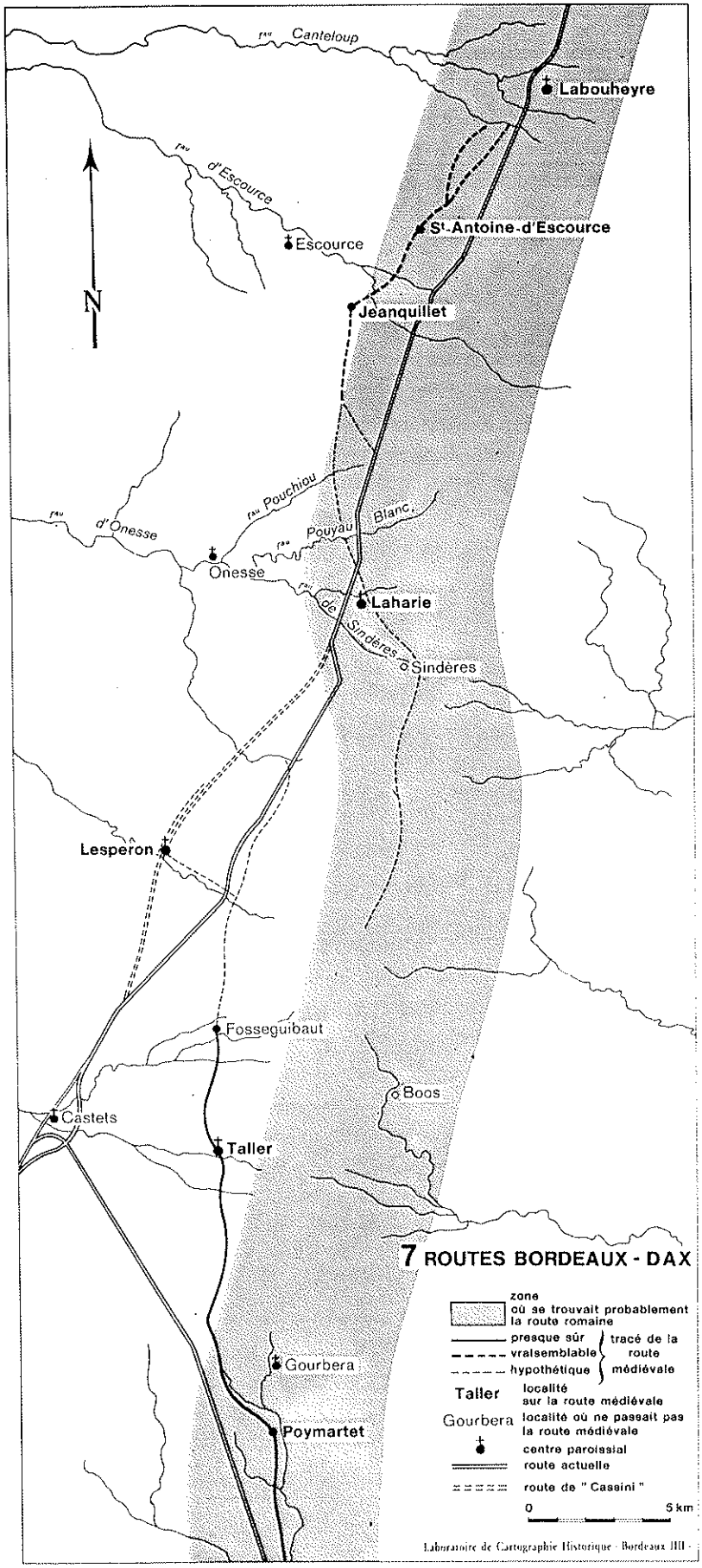
Il pourrait s'agir là d'une partie de la route qui au Moyen-Age reliait Bazas à Mont-de-Marsan par Baulac, Captieux et Bessaut, dans un secteur particulièrement difficile où il fallait une voie robuste. De Bazas à Captieux son tracé devait ressembler fort à celui de l'actuelle R.D. 932. Le cadastre de Captieux de 1834 ne permet pas de combler le hiatus entre le bourg et au sud l'extrêmité identifiée de la route ancienne qui s'arrête aux abords des sources de la Gouanère ; seul un très petit chemin rural tortueux et en décrochement la prolonge. A l'extrémité sud, notre voie contourne le bas de la butte de Bessaut, pour se faire moins nette à défaut de se perdre à nouveau, passée l'autre Gouanère.

Les premiers cadastres de Lencouacq et de Retjons permettent néanmoins de repérer un réseau remarquable de pistes qui partent sur les quelques centaines de mètres séparant la commanderie de Bessaut de l'écart de même nom plus au nord, se dirigeant vers le nord et vers l'est, et surtout de pistes qui suggèrent les prolongements hypothétiques de son tracé vers le sud-ouest. Une franchit la Gouanère à environ 1,5 km au sud de l'étang de Graoulié. Une autre se dirige vers Lencouacq et bifurque bientôt. Une branche oblique vers l'ouest pour presque rejoindre la Gouanère, 3 km au nord du bourg, et là, les cartes de Cassini et de Belleyme qui indiquent une route Bessaut Lencouacq, qui correspond à peu près à ce chemin, lui font passer le ruisseau et rejoindre le bourg par la rive droite, tandis que vingt ou trente ans plus tard le cadastre continue le cheminement par la rive gauche. L'autre branche aboutit à peu près à l'actuel C.V. de Jouret.

A s'en tenir aux suggestions des cartes de Cassini et Belleyme, il faudrait songer à un tracé Bessaut Lencouacq, se ramifiant à partir seulement de cette bourgade ; plus détaillé et aussi plus exact, le cadastre montre une zone carrefour « fossile » aux alentours de Bessaut, desservant probablement Le Sen mais apparemment pas Roquefort-de-Marsan. Hypothèses à vérifier. Alors, l'hôpital de Sorporas[62], près de Roquefort, localité reliée par une route directe à Canenx selon la carte de Cassini, se rattacherait plutôt à une circulation effleurant la Lande, le long de la Douze.

Reste à comprendre l'origine de ce tronçon routier, levée au tracé tendu, manifestement construit et très ancien pour servir de limite communale. Ce « chemin de Saint-Jacques » dont la période faste semble se situer vers 1200/1400 au plus tard, peut difficilement s'envisager comme une création médiévale, d'autant que les chroniques, puis les archives publiées qui relatent l'activité de la seule autorité politique susceptible d'avoir patronné sa réalisation ex nihilo, le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, n'en disent rigoureusement rien. La commanderie de Bessaut et ses annexes pouvaient tout au plus la maintenir en l'état, organiser le comblement des ornières, y faire déverser les tombereaux de sable, par exemple, pour assurer le passage des chariots chargés de pierres pour son église... Sa robustesse militerait en faveur d'une comparaison avec le petit morceau de la route romaine du littoral, conservé et identifié, le « camin arriou »[63], espoir un peu vain sur le plan archéologique vu les ravages que les pelleteuses ont infligé aux éventuels prolongements latéraux de son emprise. Autre hypothèse plus plausible à envisager : un tronçon routier construit et abandonné à l'époque moderne? (*cf.* fig. 6).

Mieux connue depuis longtemps et sur une plus longue distance, la route Bordeaux-Dax soulève de prime abord moins de difficultés, les différences entre le vieux chemin et la route royale aménagée au XVIIIème s. ont été, en grande partie, repérées et analysées, de la plus menue, vers l'Hospitalet à Beliet, à l'une des plus considérables, l'abandon de l'itinéraire suivant la vallée du Peyro au nord de Dax, en passant par l'hôpital de Poymartet, au profit d'une route de plateau, située à un peu plus d'un km à l'ouest[64]. Nous ne prétendons ici que présenter quelques indications sur le secteur du passage de la Leyre, et surtout étudier le tronçon le plus mal connu entre Labouheyre et Laharie.


r^au Canteloup
Labouheyre
r^au d'Escource
St-Antoine-d'Escource
Escource
N
Jeanquillet
r^au Pouchiou
r^au d'Onesse
r^au Pouyau Blanc
Onesse
Laharie
r^au de Sindères
Sindères
Lesperon
Fosseguibaut
Boos
Castets
Taller
Gourbera
Poymartet
7 ROUTES BORDEAUX - DAX
zone où se trouvait probablement la route romaine
presque sûr
vraisemblable
hypothétique
tracé de la route médiévale
Taller localité sur la route médiévale
Gourbera localité où ne passait pas la route médiévale
centre paroissial
route actuelle
route de " Cassini "
0
5 km
Laboratoire de Cartographie Historique - Bordeaux III -

Vers 1826, le projet de canal de la Grande Lande par Deschamps, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées comporte un plan très soigné, mais sans échelle, figurant sans doute sur la base de la carte de Belleyme et des cadastres, des levés sur le terrain. On y lit sans peine le tracé incurvé du vieux chemin rejoignant la route vers l'Hospitalet à Beliet, puis s'en écartant à nouveau au sud, à droite puis à gauche jusqu'au bourg de Beliet ; entre ce dernier et la Leyre, il montre deux possibilités, l'une proche du tracé moderne n'en diverge que par deux courbes assez plates, l'autre s'en éloigne nettement plus vers l'est et évite Belin ; tous les chemins se rejoignent en pattes d'oie échelonnées avant le prieuré de Pont de Mons et le lieu-dit le Passage sur la Leyre[65]. Les possibles chemins anciens faisaient faire un trajet d'au moins un tiers de plus que la route moderne, mais selon des pentes peut-être plus douces. Après le fleuve, un plan au 1/20 000e dressé par l'agent voyer cantonnal en 1867 trace de façon très nette le réseau des chemins jusqu'à la limite de la commune du Muret : au sud de la Leyre, un chemin vicinal un peu tortueux suit la grande route entre 600 et 900 m à l'ouest, en desservant les villages de Mons et Lillaire[66].

C'est au sud de Labouheyre que la route moderne diffère le plus de la route médiévale qui passait à Saint-Antoine des Traverses et Jeanquillet, soit 2 km et 3 km environ plus à l'ouest. Les premiers cadastres de Labouheyre, Lue, Escource, Onesse et Laharie donnent-ils une idée des tracés plus anciens? Comment d'abord aller de Labouheyre à Saint-Antoine? Au début du XIXe s., le vieil hôpital n'est plus desservi que par une piste tandis que le « bon » chemin, un peu plus droit, court 200 m à l'est, rejoint par la piste en un long fuseau ; le tout se termine par une autre piste à peu près rectiligne qui continue en direction de Labouheyre, pour s'arrêter 2 km au sud-sud-est du bourg, au ruisseau de la Pombarda ; son prolongement ferait un angle inférieur à 25° avec l'actuelle R.N. 10. Au sud de Saint-Antoine, un chemin plus sinueux au passage de l'Escource permet d'atteindre Bouheben, soit à peu près Jeanquillet[67], en laissant à 800 m à l'est, au franchissement du ruisseau principal, les fontaines de Saint-Antoine - manifestement liée au prieuré - et de Saint-Co (?), dépourvues de tout sentier de desserte indiqué. Rien ne permet d'affirmer que le tracé Saint-Antoine-Bouheben figuré sur les cadastres vers 1815/1820 représente plus qu'une approximation de la route médiévale.

Plus au sud encore, tout se brouille, faute de jalons bien identifiés[68] sur une dizaine de kms. Tout au plus le dessin des chemins, souvent tortueux, allant de Bouheben à Laharie suggère-t-il deux possibilités : soit obliquer fortement vers l'est pour contourner la source du Pouchiou et se retrouver à peu près sur l'actuel tracé routier à environ 5 km au nord de Laharie, soit franchir ce ruisseau peut-être au pont de Tournedou, puis le Pouyau Blanc et rejoindre Laharie par un dédale de petits chemins.

De Laharie à Lesperon, puis Taller par l'hôpital de Fosseguibaut, la carte de Cassini offre une approximation très vraisemblable des tracés médiévaux. De Laharie au bourg de Lesperon, elle montre un chemin un peu sinueux qui double partiellement par l'ouest la nouvelle route royale et se prolonge vers Castets, tandis que très près sans doute de l'actuelle R.N. et autoroute, la route de Dax stricto sensu passe par le Souquet, et raccorde le précédent par une chicane, soit vers le bourg de Lesperon[69], soit un peu plus au nord. L'hôpital de Boos se concevrait bien sur une route Laharie-Dax, dont la carte de Cassini montre une partie nord par Sindères, se terminant absurdement dans un « bout du monde », assez pérenne pour avoir fixé sur quelques km la limite des paroisses de Lesperon et de Rion (*cf.* fig. 7).

Le vieil itinéraire de pélerinage, et possiblement le gros du trafic, allaient de Bordeaux à Dax, et ne reliaient pas directement Bordeaux à Bayonne ; les Bayonnais qui avaient avancé de l'argent à Henri III se voient remboursés en 1255 par une exemption de péages entre Bayonne et Dax, et Dax et Labouheyre[70]. Le relatif déclassement de la route de Dax et l'essor de la voie directe vers

Bayonne par Castets s'amorcent dès la fin du XVème s., à suivre les étapes du chevalier Arnold van Harff vers 1496/1499, pélerin totalement étranger à la région qui a dû suivre, tout naturellement, la route la meilleure et la plus fréquentée[71], et se confirment à l'époque de la *Guide des chemins*[72]. L'analyse de ce changement profond échappe à notre sujet, notons toutefois que les « religionnaires » béarnais, trop souvent incriminés, ou le changement d'embouchure de l'Adour[73] n'y sont manifestement pour rien, l'essor économique de la côte basque paraît a priori l'explication la plus simple, le nouvel itinéraire commercial finissant par capter la circulation des pélerins.

Au total, nous pouvons reconstituer approximativement un tracé passablement coudé, hésitant, qui justifie pleinement les corrections énergiques opérées par les ingénieurs du XVIIIe s. Aucun tronçon n'a l'allure nette de la route de Bessaut, ni sa solidité, nul n'a apparemment survécu à son abandon par la circulation translandaise... La route médiévale s'inscrit presque parfaitement dans le secteur où devait se trouver la voie romaine Bordeaux-Dax par Sallomacus (Belin ?), Tellonum (Liposthey ?)[74], certainement sans en reprendre le tracé ; plus au sud, à suivre la reconstitution proposée par J.-P. Bost, la route Laharie-Sindères en représenterait un vestige[75] et aussi le tronçon de la route Poymartet-Dax.

Avant la régularisation de son tracé, peut-être se résolvait-elle par endroits en fuseaux de pistes se rassemblant en quelques points concentrant précocement le trafic : Belin, l'« oasis » boisée de Liposthey, Laharie, Lesperon. Le cadastre de Liposthey en 1820 le laisse supposer qui montre un faisceau de chemins divergeant de 1,5 km au maximum par rapport à la route royale, dont une piste au cours tremblant qui la double à 200 m. Tous ces chemins qui au début du XIXème s. ne sont plus parfois que des culs-de-sac, se situent à l'ouest du tracé moderne, comme la divergence beaucoup plus importante par Saint-Antoine et Jeanquillet. La construction de la route moderne repose sur la rationalisation de vieux tracés hésitants, accompagnée d'un net décalage vers l'est, de l'ordre de 1 km au sud de Belin, triple au sud de Labouheyre. Rectification technique qui permet de raccourcir les distances sans modifier profondément la situation de la route : elle s'écarte du bassin de la Leyre et coupe soigneusement le cours supérieur des petits fleuves côtiers se jetant dans l'Atlantique au sud du Bassin d'Arcachon, évitant soigneusement les marais de la ligne de partage des eaux. L'attrait de quelques bourgades ou châteaux comme Belin, Labouheyre, Liposthey ou Lesperon a pu influencer le détail du tracé, mais la route, même si elle fixe quelques hameaux aujourd'hui à l'écart, tels Lillaire[76] ou Bouheben, ne cherche pas plus à desservir systématiquement les centres paroissiaux de l'ouest que ceux de la vallée de la Leyre : Escource ne vaut pas un détour. Elle semble obéir déjà aux nécessités plutôt d'un trafic étranger à la lande, à son peuplement squelettique, qu'au besoin de desserte locale... Lointaine préfiguration de la R.N. 10.

Les quelques routes ou secteurs de circulation médiévaux que nous avons pu supposer coupent la plupart la lande du nord au sud, pour relier les foyers de peuplement dense de la vallée de la Garonne à ceux de l'Adour, tout comme les voies romaines et les grandes routes modernes, d'autres pourtant ne dédaignent pas le bassin de la Leyre. Le repérage par les hôpitaux ne permet hélas pas de bien saisir ces itinéraires nord-ouest-sud-est, peut-être aussi importants que les précédents pour la vie de la région. Une enquête toponymique minutieuse sur les ponts, les gués comblerait-elle cette lacune ? A tout le moins, l'exemple landais montre combien l'approche des routes par les seuls hôpitaux est trompeuse car incomplète, non dénuée d'intérêt toutefois car elle donne de bonnes précisions chronologiques, ici le relatif déclin de la route Bazas-Mont-de-Marsan, à la fin du XIIIème s.

Cà et là, une grande route ou de petits chemins[77] fixent vers 1300 des limites territoriales, à croire que le désert landais est un espace borné, précisément délimité, et que les chemins ne s'y réduisent pas à d'insaisissables pistes. Mais quelle médiocrité que la leur! Faute sans doute d'une puissance publique capable de l'entretenir, une des rares routes rectilignes coupant à travers marais retournerait à l'abandon, en plein pays plat les chemins se condamnent à des tracés sans netteté, courbés pour contourner les marécages.

NOTES

1. Mémoire sur les chemins et routes de Compostelle dans les Landes, dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 145-172, 309-328, 425-450. Sauf mention contraire, référence pour tous les hôpitaux cités.
2. Par exemple, les testaments de Guitard de Tartas, 1327, TREUILLE, *ibid.*, p. 164.
3. Testament de Gaston VIII de Béarn, mort en 1290 qui cite la *strata publica Sancti Jacobi* de Bazas à Roncevaux et aussi celle de Condom à Roncevaux, *ibid.*, p. 165.
4. FOIX (abbé V.), *Anciens hôpitaux du diocèse de Dax*, Aire, 1899.
5. FONT RÉAULX (J. de), *Pouillés des provinces d'Auch, de Narbonne et de Toulouse*, t. I, 1972, p. 414-420. Pouillé du diocèse d'Aire du premier quart du XIVème s.
6. TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 328.
7. ZMIROU (D.), *L'hôpital Saint-Jacques de Bordeaux du XIIème au XVIème s.*, T.E.R., Bordeaux III, 1977, p. 21-22.
8. ZMIROU (D.), *ibid.*, p. 3.
9. Arch. dép. Gironde H 772 : bail à fief à Comtor, hospitalière de Camparrian, le 8 mars 1211.
10. BÉRIAC (F.), L'Hôpital Saint-Julien de Bordeaux, XIIIème-XVIème s., dans *Revue Hist. de Bx*, 1975, p. 50.
11. H. Treuille estime que la rattachement de l'hôpital de Baulac à cet ordre est douteux, car attesté tardivement, Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 36. Il nous semble au contraire prouvé par une provision de la préceptorie de Baulac, *Olim de Spata rubea* en faveur d'un religieux du Saint-Esprit en mars 1473 (Arch. Nat. S 4824/4825 (10).
12. « Cartulaire d'Aire », Bibl. Nat. L 12773 f° 275. Trois frères de l'hôpital élisent comme prieur Gaillard du Four, prêtre ; la copie de cette décision, consignée par acte notarié, figure dans le cartulaire épiscopal car l'ordinaire devait confirmer l'élection du nouveau prieur. *Cf.* FONT-RÉAULX (J. de), *Pouillés des Provinces d'Auch*..., t. I, p. 420.
13. Le « cartulaire d'Aire » - une copie moderne - comporte une mention explicative marginale : congrégation des chanoines hospitaliers de Bethléem... Nous n'avons pu en identifier aucune pour le XIVème s. ; toutefois, le titre de précepteur donné parfois au prieur du Sen confirmerait l'appartenance de cette maison à un ordre hospitalier, militaire et canonial.
14. TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 314.
15. A partir de 1188, LORIAUD (B.), *Les établissements hospitaliers en Aunis et Saintonge au Moyen-Age*, T.E.R., Bordeaux III, 1973, vol. II, p. 16.
16. Fin XIIème s., BOMBAIL (J.), Les ordres mendiants et les œuvres charitables à Bayonne à la fin du Moyen-Age, dans *Actes du XCIVe Congrès National des Sociétés Savantes*, Pau, 1969, vol. III, *Gascogne, Béarn, Navarrre*, p. 573-574.

17. MUNDY (J.-H.), Charity and social work in Toulouse, 1100-1250, dans *Traditio*, t. XXII, 1966, p. 211.
18. FOIX (Abbé V.), *Anciens hôpitaux du diocèse de Dax*, Aire, 1899, p. 33-37. Même constatation au nord, dans le diocèse de Bordeaux, *Cf.* FÉNELON (C.), *Les établissements hospitaliers dans le diocèse de Bordeaux au Moyen-Age*, T.E.R., Bordeaux III, 1973.
19. FONT RÉAULX (J. de), *Pouillés des provinces d'Auch, de Narbonne...*, t. I, 1972, p. 414-420.
20. Sur les aspects généraux de ce phénomène juridique, *cf.* MICHAUD-QUANTIN (P.), *Universitas*, Paris, 1970.
21. Arch. dép. Gironde, II 244, publi, dans les *Archives Historiques de la Gironde*, t. XIII, p. 357-358.
22. Copie dans un inventaire moderne, Arch. dép. Gironde, H 266, f° 204 v°.
23. Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 313.
24. Descriptions de 1661 et 1735 confirmées par les vestiges actuels. *Cf.* FOIX (Abbé V.), *Bessaut commanderie, Hôpital Saint-Jacques de l'Epée Rouge*, Auch, 1910, p. 44-57.
25. Superficie indiquée par GAILLARD (Abbé), Les prieurs de Mons et de Belin, dans *Revue Historique de Bordeaux*, 1908, p. 194.
26. DEGERT (Abbé), Le cartulaire de l'hôpital du Saint-Esprit de Dax, dans *Bull. Soc. de Borda*, 1923, p. 195-216.
27. Arch. dép. Landes, H 169 (9).
28. Nous n'en avons relevé d'autres cas qu'à Camparrian en 1211, Arch. dép. Gironde, H 772 et au Saint-Esprit de Dax en 1220, DEGERT (Abbé), Le Cartulaire..., dans *Bull. Soc de Borda*, 1923, p. 195-196. Ces deux maisons ne semblent plus avoir eu de sœurs ultérieurement.
29. Arch. dép. Landes, H 170 (16-17) ; copie informe.
30. Arch. dép. Landes, H 170 (5).
31. FOIX (Abbé V.), *Bessaut commanderie...*, Auch, 1910, p. 15-21.
32. Arch. Nat., S 4824/4825 (10).
33. Cas typique : Saint-Jacques de Bordeaux, vers 1557-1561. ZMIROU (D.), *L'hôpital Saint-Jacques de Bordeaux...*, T.E.R., Bordeaux, 1977, p. 103-106.
34. LECLER (J.), *Vienne, Histoire des Conciles œcuméniques*, t. VIII, Paris, 1964, p. 126, 158-159.
35. FOIX (Abbé V.), *Bessaut commanderie...*, Auch, 1910, p. 12-17.
36. TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc de Borda*, 1978, p. 165.
37. FOIX (Abbé V.), *Bessaut commanderie...*, Auch, 1910, p. 20-36.
38. Arch. dép. Landes, H 243 (8) , autres baillettes par les prieurs du XVème s., très endommagées, H 243 (7, II, etc.).
39. GAILLARD (Abbé A.), Les prieurs de Mons et de Belin, dans *Rev. Hist. de Bordeaux*, 1908, p. 200-203. Vers 1265, l'hôpital possédait des biens aussi loin que Podensac, qu'il remembre sur Belin par échange avec Navarre de Podensac, MARQUETTE (J.-B.), *Le Trésor des Chartes d'Albret*, t. I, Paris, 1973, p. 59.
40. GAILLARD (Abbé A.), Les prieurs de Mons et de Belin, dans *Rev. Hist. de Bordeaux*, 1908, p. 196-199.
41. DENIFLE (R.-P.-H.), *La guerre de Cent ans et la désolation des églises, monastères et hôpitaux de France*, Paris, 1899, t. I, p. 646.
42. FOIX (Abbé V.), *Les anciens hôpitaux du diocèse de Dax*, Aire, 1899, p. 10-12. TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 429-430.
43. RENOUARD (Y.), *Rôles gascons*, t. IV, 1962, p. 94.
44. FOIX (Abbé V.), *Les anciens hôpitaux du diocèse de Dax*, Aire, 1899, p. 12.
45. Arch. dép. Gironde, H 244. Le « Forat » pourrait être le « Hourat », commune de Bougue.
46. Le passage des peut-être 20 000 bovins béarnais rapporte moins de 1 % de la grande coutume de Bordeaux, CUTTINO (G.-P.), *Gascon Register A*, Londres, 1975, t. I, p. 83-91.

47. En 1289, Edouard Ier rappelle au sénéchal de Gascogne, mais aussi plus particulièrement au prévôt de Dax qu'ils doivent protéger les troupeaux transhumants. BÉMONT (Ch.), *Rôles gascons*, t. II, 1900, n° 1332, 1401.
48. Marché situé probablement entre Morcenx, Arjuzanx et Garosse, (BÉMONT (Ch), *Rôles gascons*, t. II, n° 66 ; Arch. dép. Pyrénées-Atlantiques, E 89, f° 18 et 48).
49. Seulement 4 l.b., la grande coutume plus de 30 000 (CUTTINO (G.-P.), *Gascon Register A*, Londres, 1975, t. I, p. 84-85.
50. *Ibid.*, p. 245-267.
51. BÉMONT (Ch.), *Rôles gascons*, t. II, n° 747.
52. RENOUARD (Y.). *Rôles gascons*, t. IV, n° 753 et 1293.
53. BÉMONT (Ch.), *Rôles gascons*, t. II, n° 1433.
54. Arch. départ. Gironde, C 134, n° 2, 19, 33, 64, 65, 69, 130, 134, 214. Uchacq, Aillas, Auros, Captieux, Sainte-Maure-de-Peyriac, Gueyze, Sos, Durance.
55. Arch. départ. Pyrénées-Atlantiques, E 102, f° 28-30.
56. Labouheyre, Nérac, Casteljaloux, Bazas (XIIIème s.) , Lesperon (XIVème s.) ; Laharie, Cazeneuve (XVème s.) ; Sabres (XVIème s.) , Labrit Sore (XVIIIème s.). *Les Albret. L'ascension d'un lignage gascon...*, Bordeaux, 1972, dactyl., p. 596-597, 905-906.
57. Mentionné à partir de 1254/1255, Francisque MICHEL, *Rôles gascons*, t. I, 1885, n° 4317 ; RENOUARD (Y.), *ibid.*, t. IV, 1962, n° 942.
58. CUTTINO (G.-P.), *Gascon Register A*, Londres, 1975, t. I, p. 266.
59. BÉMONT (Ch.), *Rôles gascons*, t. II, n° 1423 ; MARQUETTE (J.-B.), *Les Albret*, t. IV, p. 441.
60. BÉMONT (Ch.), *Rôles gascons*, t. II, 1900, n° 1422.
61. MARQUETTE (J.-B.), *Les Albret*, t. IV, p. 443-444.
62. Attesté au début du XIVème s. ; identification et localisation précaires, FONT RÉAULX (J. de), *Pouillés des provinces d'Auch, de Narbonne...*, t. I, Paris, 1972, p. 432.
63. Route de sable d'une emprise d'environ 20 m reste de la voie romaine Bordeaux-Dax par Losa (= Sanguinet), LALANNE (R.), L'emprise du Camin Arriou, dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 293-308.
64. TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 157-159.
65. Arch. dép. Gironde, 2 Z 3313.
66. Arch. dép. Gironde, O Chemins vicinaux, Belin.
67. Sur l'étape de Jeanquillet, voir ESTIENNE (Ch.), *Le Guide des chemins*, éd. J. Bonnerot, t. I, Paris, 1935, p. 386, note 812.
68. Nous ne trouvons rien de très systématiquement convaincant quant aux traditions de « camins arrious », entre Labouheyre et Laharie, recueillies avant 1872 par Tartière. *Cf.* TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins, dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 157.
69. Reconstitution proposé par H. TREUILLE, grâce à un itinéraire de 1600 (*ibid.*, p. 158-159).
70. BÉMONT (Ch.), *Rôles gascons*, t. I bis, 1896, n° 4317.
71. HAMY (E.-T.), *Le livre de la description des pays, de Gilles Le Bouvier dit Berry*, Paris, 1908, p. 234-235.
72. Ed. J. BONNEROT, t. I, Paris, 1935, p. 222-223.
73. H. TREUILLE y voit « un grand tournant du XVIème s. » ; nous croyons la mutation plus précoce (Mémoire sur les chemins..., dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 430-434).
74. Identifications posées dès le XIXème s. DUFOURCET (J.-E.), Les voies romaines et chemins de Saint-Jacques dans l'ancienne Novempopulanie, dans *Congrès archéologique de Dax*, 1888, p. 247. Pour une reconstitution cartographiée et moins fantaisiste des tracés, *cf.* LALANNE (R.), L'emprise du Camin arriou, dans *Bull. Soc. de Borda*, 1978, p. 294.
75. Communication, colloque de Sabres 26 nov. 1981.
76. Arch. départ. Gironde, O chemins vicinaux, Belin.
77. A Lados en Bazadais, en 1275, CUTTINO (G.-P.), *Gascon Register A*, Londres, 1975, t. II, p. 702-703.

ANNEXE I

ITINÉRAIRE DE BELIN-DAX : HOPITAUX ET RELAIS ROUTIERS

Localités	Premières mentions			Références
	Hôpital	Etapes routières		
		sources narratives XII-XIIIe s.	itinéraires (*) XIV-XVIe s.	
Belin (Beliet)	1262	*Chronique du Pseudo-Turpin c. 1140-1150 ; Guide du Pélerin*	A B C D	TREUILLE (H.), Mémoire sur les chemins de Compostelle, *B.S. Borda*, 1978, p. 151-154, 163, 168, 433. MANDACH (A. de), *La Chronique dite Saintongeaise*, Tübingen, 1970, p. 290, 322.
Pont-de-Mons	1262			TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 163-164, 433.
Le Muret			B C D	TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 168.
Liposthey	1308		C	Arch. départ. Pyrénées-Atl., E 20 ; TREUILLE (H.), *ibid.*, p. 168, 433.
Labouheyre		*Chanson de Gui de Bourgogne*	A B C D	TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 151, 168, 433.
Saint-Antoine-des-Traverses ou d'Escource	1308			Arch. départ. Pyrénées-Atl., E 20.
Jeanquillet (cne d'Escource)			C D	TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 169-433.
Laharie	1262		A B C D	Arch. départ. Pyrénées-Atl., E 17, TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 168-169, 433.
Lesperon		*Gesta Henrici...* année 1177	A B C D	TREUILLE (H.), Mémoire ... p. 168-169, 433.
Boscarros (= Biscarosse?)	1308			Arch. dép. Pyrénées-Atl. E 20 ; d'après l'ordre du testament du 12.08. 1308, entre Laharie et Fosseguibaut. Localité non identifiée. Correspondrait à Boos où un prieuré existe en 1309, *Rôles gascons*, t. IV, (Edouard II), p. 94.

ANNEXE II

ITINERAIRE DE BAZAS A MONT-DE-MARSAN : HOPITAUX

Localité en marge à l'ouest	Premières mentions		Références
	Localité sur un itinéraire possible entre Bazas et Mont-de-Marsan	Localité en marge, à l'est	
	Bazas : 1254		*Arch. Hist. Gironde*, t. IV, p. 29.
	Baulac : 1254		TREUILLE (H.), Mémoire, p. 316.
	Captieux : 1573		TREUILLE (H.), Mémoire, p. 328.
	Bessaut : 1219 (cne Lencouacq)		FOIX (V.), *Bessaut...*, Auch, 1910, p. 11.
Le Sen : 1306			B.N., L 12773, f° 275.
	La Gouanère : 1273-1274		FOIX (V.), *Bessaut...*, p. 12-13, 69. Probablement sur la Gouanère au sud de Bessaut, ou bien ... au sud de Captieux...
	Vinsos : 1273-1274		FOIX (V.), *ibid.*, p. 12-13 et 70 ; discussion de la localisation ; peut-être dans dans l'archiprêtré de Mont-de-Marsan pour J. de Font Réaulx, *Pouillés des Provinces d'Auch...*, 1972, t. I, p. 420.
		? Sorparas (Roquefort) C. 1300	FONT RÉAULX (J. de), *Pouillés des Provinces d'Auch...*, t. I, 1972, p. 432.
	Canenx : 1147		TREUILLE (H.), Mémoire, p. 313.
	Mont-de-Marsan : Saint-Jacques : 1266 ; Vic-Font : 1275 ; Borget : c. 1300.		Arch. dép. Landes, H. 169 (9) ; Bibli. Munic. Tarbes : Larcher, XXI, n° 199, p. 250-252 ; J. de FONT RÉAULX, *Pouillés des provinces d'Auch...*, t. I, 1972, p. 420.

Localités	Premières mentions			Références
	Hôpitaux	Etapes routières		
		sources narratives XII-XIIIe s.	itinéraires (*) XIV-XVIe s.	
Fosse-Guibaut (cne de Taller)	1273-1274			BÉRIAC (F.), L'hôpital Saint-Julien de Bordeaux..., *Rev. Hist. Bordeaux*, 1975, p. 50.
Taller			A	TREUILLE (H.), Mémoires..., p. 168.
Fontaine (lieu non identifié)			B	TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 168.
Poymartet	1312			TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 327.
Aggadé (Saint-Paul-les-Dax)	C. 1289			TREUILLE (H.), Mémoire..., p. 327.
Saint-Esprit de Dax	avant 1203			DEGERT (Abbé), Le cartulaire de l'hôpital du Saint-Esprit de Dax, *B.S. Borda*, 1923, p. 195-196.

(*) A : courriers navarrais fin XIII début XIXe s. ;
B : itinéraire de Bruges (fin XVe s.) ;
C : Arnold v. Harff vers 1496 ;
D : *Guide des chemins*, 1552.